

LE FANTÔME

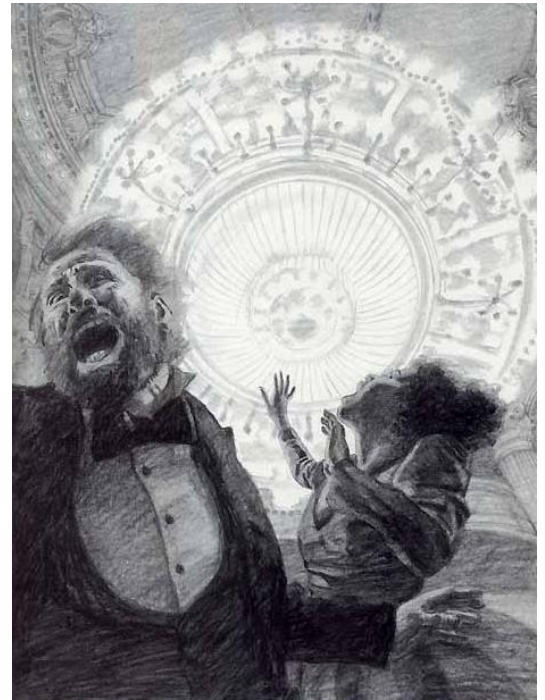
Un palais sous la terre

Récit tiré du *Fantôme de l'Opéra* de Gaston Leroux



À l'Opéra Garnier, à Paris, un fantôme va et vient dans les coulisses, apparaît mystérieusement et disparaît tout aussi mystérieusement. Il dicte sa volonté aux directeurs de l'institution, fait tomber le lustre de la grande salle sur les spectateurs et vole des chevaux de scène. Il semble même protéger la jeune Christine Daaé, jeune cantatrice qui révèle à la surprise de tous un talent stupéfiant lors du remplacement de la chanteuse vedette, Carlotta, qui a mystérieusement perdu sa voix.

Un jour, Christine disparaît brusquement, au beau milieu d'un air, sur scène. Les recherches s'organisent, mais personne ne la retrouve. Le plus triste est Raoul de Chagny, son ami d'enfance qui aimerait être son amant. Elle réapparaît tout aussi soudainement quelques semaines plus tard. Cependant, périodiquement, elle disparaît à nouveau, sans en avouer la raison.

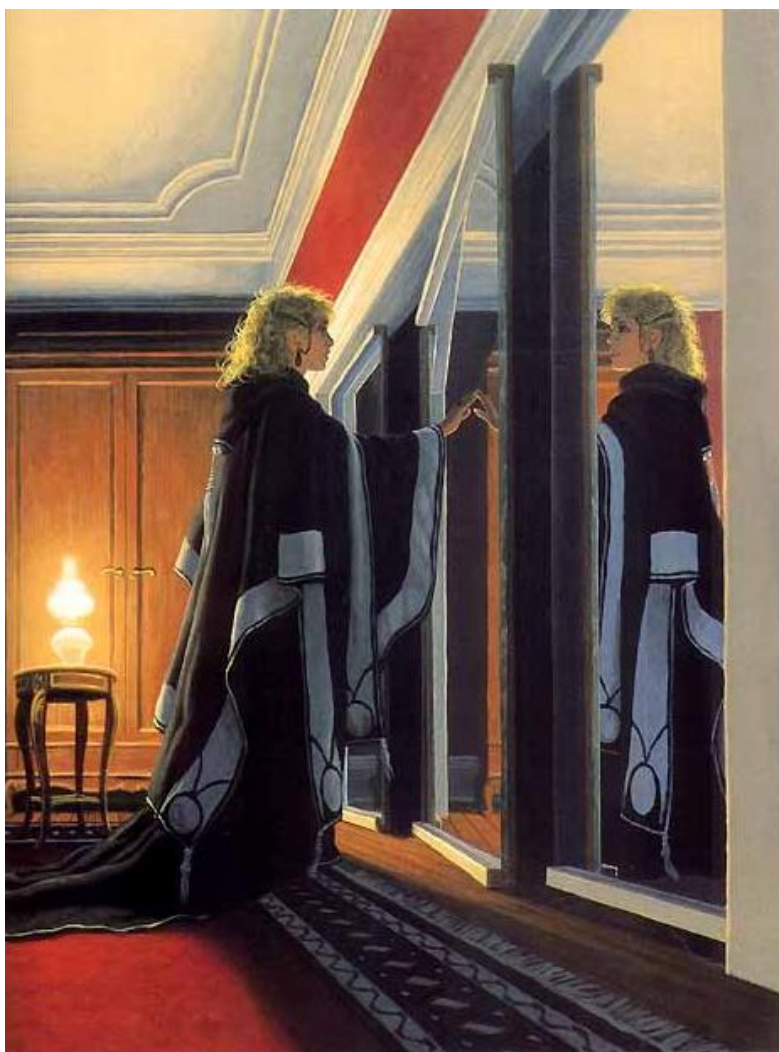


Malgré tout, les deux jeunes gens, après l'aveu de leur amour et rendus fous de bonheurs par leurs retrouvailles, se rendent sur les toits de l'Opéra pour se parler, poursuivis cependant par une ombre furtive. Christine explique que ses progrès de chanteuse sont dus aux conseils prodigués par une « Voix » invisible, qu'elle croit naïvement être « l'Ange de la musique » dont lui avait parlé son père musicien sur son lit de mort.

I – Une descente aux Enfers

1. « Un soir, soir fatal... tenez... c'était le soir où il devait arriver tant de malheurs... le soir où Carlotta perdit sa voix sur scène... le soir où la salle fut tout à coup plongée dans l'obscurité, sous le coup de tonnerre du lustre qui s'écrasait sur le parquet... Il y eut ce soir-là des morts et des blessés, et tout le théâtre retentissait des plus tristes clameurs.

Ma première pensée, Raoul, dans l'éclat de la catastrophe, fut en même temps pour vous et pour la Voix, car vous étiez, à cette époque, les deux égales moitiés de mon cœur. Je



fus tout de suite rassurée en ce qui vous concernait, car je vous avais vu dans la loge de votre frère et je savais que vous ne couriez aucun danger. Quant à la Voix, elle m'avait annoncé qu'elle assisterait à la représentation, et j'eus peur pour elle. Je me trouvais alors sur la scène, affolée. L'idée me vint que, s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux, la Voix devait être déjà dans ma loge, où elle aurait hâte de me rassurer. Je ne fis qu'un bond jusqu'à ma loge. La Voix n'y était pas.

2. Je m'enfermai dans ma loge, et les larmes aux yeux, je la suppliai, si elle était encore vivante, de se manifester à moi. La Voix ne me répondit pas, mais, tout à coup, j'entendis un long, un

admirable gémissement que je connaissais bien. C'était un chant, accompagné au violon, le même que me chantait mon père autrefois. C'était la musique de la résurrection de Lazare.¹ Dans ce morceau, à la voix de Jésus, il commence à soulever ses paupières et à revoir la lumière du jour. Puis, la Voix, se faisant entendre enfin, se mit à chanter la phrase du Christ :

¹ Cette musique est celle de l'épisode de la résurrection de Lazare, dans le Nouveau Testament. Jésus Christ y fait sortir Lazare, mort depuis quatre jour, du tombeau.

“Viens ! et crois en moi ! Ceux qui croient en moi revivront ! Marche ! Ceux qui ont cru en moi ne sauraient mourir !” Je ne saurais vous dire l’impression que je reçus de cette musique. Elle chantait la vie éternelle dans le moment qu’à côté de nous, de pauvres malheureux, écrasés par ce lustre fatal, rendaient l’âme... Il me sembla qu’elle me commandait à moi aussi de venir, de me lever, de marcher vers elle. Elle s’éloignait, je la suivis. “Viens ! et crois en moi !” Je croyais en elle, je venais... je venais, et, chose extraordinaire, ma loge, devant mes pas, paraissait s’allonger... s’allonger... Évidemment, il devait y avoir là un effet de glaces... car j’avais la glace devant moi... Et, tout à coup, je me suis trouvée hors de ma loge, sans savoir comment.

3. Je ne puis vous dire qu’une chose, c’est que, me trouvant devant ma glace, je ne l’ai plus vue tout à coup devant moi et que je l’ai cherchée derrière... mais il n’y avait plus de glace, plus de loge... J’étais dans un corridor obscur... j’eus peur et je criai !...

Tout était noir autour de moi. Au loin, une faible lueur rouge éclairait un angle de muraille, un coin de carrefour. Je criai. Ma voix seule emplissait les murs, car le chant et les violons s’étaient tus. Et voilà que soudain, dans le noir, une main se posait sur la mienne... ou, plutôt, quelque chose d’osseux et de glacé qui m’emprisonna le poignet et ne me lâcha plus. Je criai. Un bras m’emprisonna la taille et je fus soulevée... Je me débattis un instant dans de l’horreur. Mes doigts glissèrent au long des pierres humides, où ils ne s’accrochèrent point. Et puis, je ne remuai plus, j’ai cru que j’allais mourir d’épouvante. On m’emportait vers la petite lueur rouge. Nous entrâmes dans cette lueur et alors je vis que j’étais entre les mains d’un homme enveloppé d’un grand manteau noir et qui avait un masque qui lui cachait tout le visage... Je tentai un effort suprême. Mes membres se raidirent, ma bouche s’ouvrit encore pour hurler mon effroi, mais une main la ferma, une main que je sentis sur mes lèvres, sur ma chair... et qui sentait la mort ! Je m’évanouis.

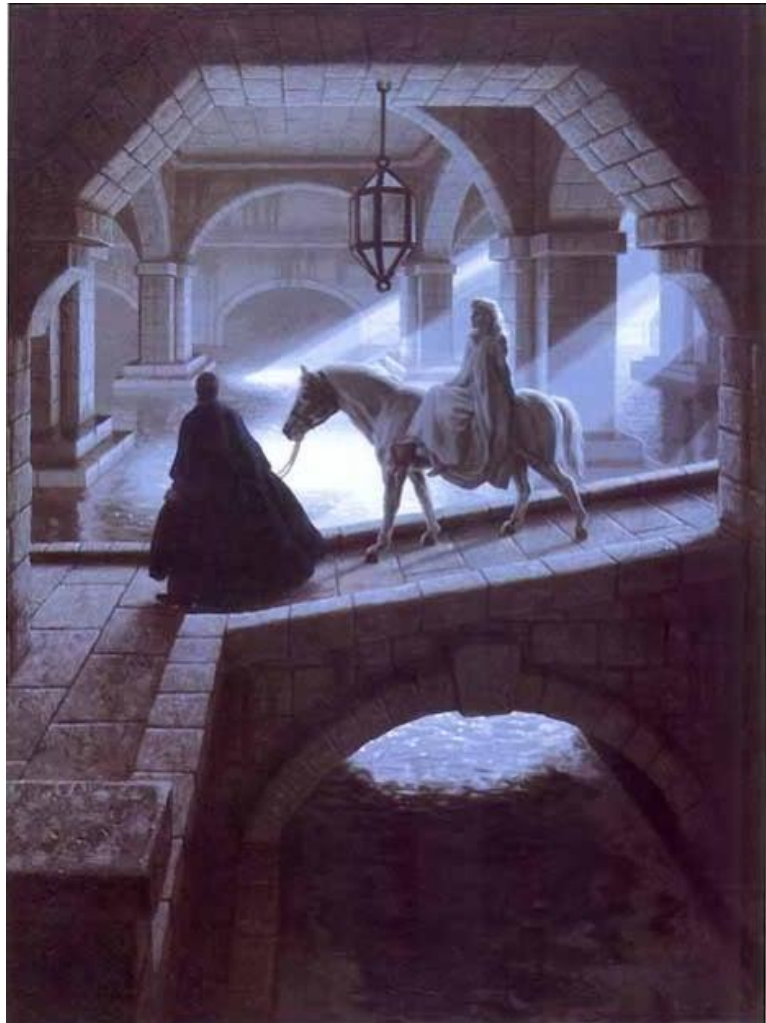
4. Combien de temps restai-je sans connaissance ? Je ne saurais le dire. Quand je rouvris les yeux, nous étions toujours, l’homme noir et moi, au sein des ténèbres. Une lanterne sourde, posée par terre, éclairait le jaillissement d’une fontaine. L’eau, clapotante, sortie de la muraille, disparaissait presque aussitôt sous le sol sur lequel j’étais étendue. Ma tête reposait sur le genou de l’homme au manteau et au masque noir et mon silencieux compagnon me rafraîchissait les tempes avec un soin, une attention, une délicatesse qui me parurent plus horribles à supporter que la brutalité de son enlèvement de tout à l’heure. Ses mains, si légères fussent-elles, n’en sentaient pas moins la mort. Je les repoussai, mais sans force. Je demandai dans un souffle :

“Qui êtes-vous ? Où est la Voix ?” Seul, un soupir me répondit. Tout à coup, un souffle chaud me passa sur le visage et vaguement, dans les ténèbres, à côté de la forme noire de l’homme, je distinguai une forme blanche. La forme noire me souleva et me déposa sur la forme blanche. Et aussitôt, un joyeux hennissement vint frapper mes oreilles stupéfaites et je murmurai : “César !” La bête tressaillit. Mon ami, j’étais à demi couchée sur une selle et j’avais reconnu le cheval blanc qui servait dans la pièce du *Prophète*, que j’avais

gâté si souvent de friandises. Or, un soir, le bruit s'était répandu dans le théâtre que cette bête avait disparu et qu'elle avait été volée par le fantôme de l'Opéra. Moi, je croyais à la Voix. Je n'avais jamais cru au fantôme, et voilà cependant que je me demandai en frissonnant si je n'étais pas la prisonnière du fantôme ! J'appelai, du fond du cœur, la Voix à mon secours, car jamais je ne me serais imaginé que la Voix et le fantôme étaient tout un !

5. Je ne fis aucun mouvement et me laissai conduire... Peu à peu une étrange torpeur succédait à l'état d'angoisse et de terreur où m'avait jetée cette infernale aventure. La forme

noire me soutenait et je ne faisais plus rien pour lui échapper. Une paix singulière était répandue en moi et je pensais que j'étais sous l'influence bienfaisante de quelque élixir. J'avais la pleine disposition de mes sens. Mes yeux se faisaient aux ténèbres qui, du reste, s'éclairaient, çà et là, de lueurs brèves... Je jugeai que nous étions dans une étroite galerie circulaire et j'imaginai que cette galerie faisait le tour de l'Opéra, qui, sous terre, est immense. Une fois, mon ami, une seule fois, j'étais descendue dans ces dessous qui sont prodigieux, mais je m'étais arrêtée au troisième étage, n'osant pas aller plus avant dans la terre. Et, cependant, deux étages encore, où l'on aurait pu loger une ville, s'ouvraient sous mes pieds.



La forme d'homme me soutenait toujours, et César marchait sans guide et le pied sûr... Je ne pourrais vous dire, même approximativement, combien de temps ce voyage, dans la nuit, dura. J'avais seulement l'idée que nous tournions ! que nous tournions ! que nous descendions suivant une inflexible spirale jusqu'au cœur même des abîmes de la terre. Et encore, n'était-ce point ma tête qui tournait ?... Toutefois, je ne le pense pas. Non ! J'étais incroyablement lucide. César, un instant, dressa ses narines, huma l'atmosphère et accéléra un peu sa marche. Je sentis l'air humide et puis César s'arrêta. La nuit s'était éclaircie. Une lueur bleuâtre nous entourait. Je regardai où nous nous trouvions. Nous étions au bord d'un

lac dont les eaux de plomb se perdaient au loin, dans le noir... mais la lumière bleue éclairait cette rive et j'y vis une petite barque, attachée à un anneau de fer, sur le quai !

II – Tête-à-tête avec le fantôme

1. Ma torpeur s'évanouissait, et je fis quelques mouvements qui dénotaient le recommencement de ma terreur. Mon sinistre compagnon dut s'en apercevoir, car, d'un geste rapide, il congédia César qui s'enfuit dans les ténèbres de la galerie et dont j'entendis les quatre fers battre les marches sonores d'un escalier, puis l'homme se jeta dans la barque qu'il délivra de son lien de fer. Il s'empara des rames et rama avec force et promptitude. Ses yeux, sous le masque, ne me quittaient pas. Je sentais sur moi le poids de leurs prunelles immobiles. L'eau, autour de nous, ne faisait aucun bruit. Nous glissions dans cette lueur bleuâtre que je vous ai dite et puis nous fûmes à nouveau tout à fait dans la nuit, et nous abordâmes. La barque heurta un corps dur. Et je fus encore emportée dans des bras. J'avais recouvré la force de crier. Je hurlai.

2. Et puis, tout à coup, je me tus, assommée par la lumière. Oui, une lumière éclatante, au milieu de laquelle on m'avait déposée. Je me relevai, d'un bond. J'avais toutes mes forces. Au centre d'un salon qui ne me semblait paré, orné, meublé que de fleurs, de fleurs magnifiques, la forme noire d'homme au masque se tenait debout, les bras croisés... et elle parla :

“Rassurez-vous, Christine, dit-elle. Vous ne courez aucun danger.”

C'était la Voix !

Ma fureur égala ma stupéfaction. Je sautai sur ce masque et voulus l'arracher, pour connaître le visage de la Voix. La forme d'homme me dit :

“Vous ne courez aucun danger, si vous ne touchez pas au masque !”

Et m'emprisonnant doucement les poignets, elle me fit asseoir. Puis, elle se mit à genoux devant moi, et ne dit plus rien !

3. L'humilité² de ce geste me redonna quelque courage. La lumière, en précisant toute chose autour de moi, me rendit à la réalité de la vie. J'avais sans doute affaire à quelque effroyable original qui, mystérieusement, s'était logé dans les caves, comme d'autres, par besoin.

² Le fait de s'abaisser volontairement devant quelqu'un en abandonnant toute fierté.

Et alors la Voix, la Voix que j'avais reconnue sous le masque, lequel n'avait pas pu me la cacher, c'était cela qui était à genoux devant moi : un homme !

Je ne songeai même plus à l'horrible situation où je me trouvais, je ne demandai même pas ce qu'il allait advenir de moi et quel était le dessein³ obscur et froidement tyrannique qui m'avait conduite dans ce salon comme on enferme un prisonnier dans une geôle, une esclave au harem. Non ! non ! non ! Je me disais : "La Voix, c'est cela : un homme !" et je me mis à pleurer.

4. L'homme, toujours à genoux, comprit sans doute le sens de mes larmes, car il dit :

"C'est vrai, Christine !... Je ne suis ni ange, ni génie, ni fantôme... Je suis Érik !"

Ce soir-là, nous n'échangeâmes plus une parole... Il avait saisi une harpe et il commença de me chanter, lui, voix d'homme, voix d'ange, la romance de Desdémone⁴. Le souvenir que j'en avais de l'avoir chantée moi-même me rendait honteuse. Mon ami, il y a une vertu dans la musique qui fait que rien n'existe plus du monde extérieur en dehors de ces sons qui vous viennent frapper le cœur. Mon extravagante aventure fut oubliée. Seule revivait la voix et je la suivais enivrée dans son voyage harmonieux. J'écoutais... Elle chantait... Elle me chanta des morceaux inconnus... et me fit entendre une musique nouvelle qui me causa une étrange impression de douceur, de langueur, de repos... une musique qui, après avoir soulevé mon âme, l'apaisa peu à peu, et la conduisit jusqu'au seuil du rêve. Je m'endormis.

5. Quand je me réveillai, j'étais seule, sur une chaise longue, dans une petite chambre toute simple. Je me passai la main sur le front, comme pour chasser un mauvais songe... Hélas ! je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que je n'avais pas rêvé ! J'étais prisonnière et je ne pouvais sortir de ma chambre que pour entrer dans une salle de bains des plus confortables ; eau chaude et eau froide à volonté. En revenant dans ma chambre, j'aperçus sur ma commode un billet à l'encre rouge qui me renseigna tout à fait sur ma triste situation et que, si cela avait été encore nécessaire, eût enlevé tous mes doutes sur la réalité des événements : "Ma chère Christine, disait le papier, soyez tout à fait rassurée sur votre sort. Vous n'avez point au monde de meilleur, ni de plus respectueux ami que moi. Vous êtes seule, en ce moment, dans cette demeure qui vous appartient. Je sors pour courir les magasins et vous rapporter tout le linge dont vous pouvez avoir besoin."

Je courus dans mon petit appartement comme une insensée, cherchant toujours une issue que je ne trouvais point. Je m'accusais amèrement de ma stupide superstition et je pris un plaisir affreux à railler la parfaite innocence avec laquelle j'avais accueilli, à travers les murs, la Voix du génie de la musique... Quand on était aussi sotte, il fallait s'attendre aux plus inouïes catastrophes et on les avait méritées toutes ! J'avais envie de me frapper et je

³ Le projet.

⁴ Chanson chantée dans l'opéra *Othello*, inspiré de la pièce de Shakespeare, par l'héroïne Desdémone. Celle-ci est tuée par son mari jaloux,

me mis à rire de moi et à pleurer sur moi, en même temps. C'est dans cet état qu'Érik me trouva.

6. Après avoir frappé trois petits coups secs dans le mur, il entra tranquillement par une porte que je n'avais pas su découvrir et qu'il laissa ouverte. Pendant que je l'abreuvais d'outrages et que je le sommais d'enlever ce masque, s'il avait la prétention d'y dissimuler un visage d'honnête homme.

Il me répondit avec une grande sérénité :

“Vous ne verrez jamais le visage d'Érik.”

7. Et il me fit reproche que je n'avais encore point fait ma toilette à cette heure du jour. Il daigna m'instruire qu'il était deux heures de l'après-midi. Il me laissait une demi-heure pour y procéder. Disant cela, il prenait soin de remonter ma montre et de la mettre à l'heure. Après quoi, il m'invitait à passer dans la salle à manger, où un excellent déjeuner, m'annonça-t-il, nous attendait. J'avais grand faim, je lui jetai la porte au nez et entrai dans le cabinet de toilette. Je pris un bain après avoir placé près de moi une magnifique paire de ciseaux avec laquelle j'étais bien décidée à me donner la mort, si Érik, après s'être conduit comme un fou, cessait de se conduire comme un honnête homme. La fraîcheur de l'eau me fit le plus grand bien et, quand je réapparus devant Érik, j'avais pris la sage résolution⁵ de ne le point heurter ni froisser en quoi que ce fût, de le flatter au besoin pour en obtenir une prompte liberté. Ce fut lui, le premier, qui me parla de ses projets sur moi, et me les précisa, pour me rassurer, disait-il. Il se plaisait trop en ma compagnie pour s'en priver sur-le-champ comme il y avait un moment consenti la veille, devant l'expression indignée de mon effroi. Je devais comprendre maintenant, que je n'avais point lieu d'être épouvantée de le voir à mes côtés. Il m'aimait, mais il ne me le dirait qu'autant que je le lui permettrais et le reste du temps se passerait en musique.

8. “Qu'entendez-vous par le reste du temps ?” lui demandai-je.

Il me répondit avec fermeté :

“Cinq jours.

— Et après, je serai libre ?

— Vous serez libre, Christine, car, ces cinq jours-là écoulés, vous aurez appris à ne plus me craindre. Et alors vous reviendrez voir, de temps en temps, le pauvre Érik !...”

Le ton dont il prononça ces derniers mots me remua profondément. Il me sembla y découvrir un si réel, un si pitoyable désespoir que je levai sur le masque un visage attendri. Je ne pouvais voir les yeux derrière le masque et ceci n'était point pour diminuer l'étrange

⁵ Décision.

sentiment de malaise que l'on avait à interroger ce mystérieux carré de soie noire. Mais sous l'étoffe, à l'extrémité de la barbe du masque, apparurent une, deux, trois, quatre larmes.

9. Nous nous installâmes à table, mais lui ne toucha à rien, ne cessant de me regarder silencieusement. Je lui demandai pourquoi, puisqu'il m'aimait, il n'avait point trouvé d'autre moyen de me le faire savoir que de m'entraîner avec lui et de m'enfermer dans la terre !

“C'est bien difficile, dis-je, de se faire aimer dans un tombeau.

— On a, répondit-il, sur un ton singulier, les 'rendez-vous' qu'on peut.”

10. Puis il se leva et me tendit les doigts, car il voulait, disait-il, me faire les honneurs de son appartement, mais je retirai vivement ma main de la sienne en poussant un cri. Ce que j'avais touché là était à la fois moite et osseux, et je me rappelai que ses mains sentaient la mort.

“Oh ! pardon”, gémit-il.

III – Le masque du fantôme

1. Nous visitâmes sa chambre, toute tendue de noir, où au centre trônait un cercueil ouvert. Je détournai la tête, tant j'avais reçu une sinistre impression de ce spectacle. Mes yeux rencontrèrent alors le clavier d'un orgue qui tenait tout un pan de la muraille. Sur le pupitre était un cahier, tout barbouillé de notes rouges. Je demandai la permission de le regarder et je lus à la première page : *Don Juan triomphant*.

“Oui, me dit-il, je compose quelquefois. Voilà vingt ans que j'ai commencé ce travail. Quand il sera fini, je l'emporterai avec moi dans ce cercueil et je ne me réveillerai plus. Mais je ne vous le chanterai pas.”

2. Là-dessus, nous rentrâmes dans le salon que nous venions de quitter. Je remarquai que nulle part, dans cet appartement, il n'y avait de glaces. J'allais en faire la réflexion, mais Érik venait de s'asseoir au piano. Il me disait :

“Voyez-vous, Christine, il y a une musique si terrible qu'elle consume tous ceux qui l'approchent. Vous n'en êtes pas encore à cette musique-là, heureusement, car vous perdriez vos fraîches couleurs et l'on ne vous reconnaîtrait plus à votre retour à Paris. Chantons l'Opéra, Christine Daaé.”

Il me dit :

“Chantons l'Opéra, Christine Daaé”, comme s'il me jetait une injure.

3. Mais je n'eus pas le temps de m'appesantir sur l'air qu'il avait donné à ses paroles. Nous commençâmes tout de suite le duo d'*Othello*, et déjà la catastrophe était sur nos têtes. Cette fois, il m'avait laissé le rôle de Desdémone, que je chantai avec un désespoir, un effroi réels auxquels je n'avais jamais atteint jusqu'à ce jour. Le voisinage d'un pareil partenaire, au lieu de m'annihiler, m'inspirait une terreur magnifique. Les événements dont j'étais la victime me rapprochaient singulièrement de la pensée du poète et je trouvai des accents dont le musicien eût été ébloui. Quant à lui, sa voix était tonnante, son âme vindicative se portait sur chaque son, et en augmentait terriblement la



puissance. L'amour, la jalousie, la haine, éclataient autour de nous en cris déchirants. Le masque noir d'Érik me faisait songer au masque naturel du More de Venise. Il était Othello lui-même. Je crus qu'il allait me frapper, que j'allais tomber sous ses coups. Et cependant, je ne faisais aucun mouvement pour le fuir, pour éviter sa fureur comme la timide Desdémone. Au contraire, je me rapprochai de lui, attirée, fascinée, trouvant des charmes à la mort au centre d'une pareille passion. Mais, avant de mourir, je voulus connaître, pour en emporter l'image sublime dans mon dernier regard, ces traits inconnus que devait transfigurer le feu de l'art éternel. Je voulus voir le visage de la Voix et, instinctivement, par un geste dont je ne fus point la maîtresse, car je ne me possédais plus, mes doigts rapides arrachèrent le masque...

4. Oh ! horreur !... horreur !... horreur !...

Oh ! vivrais-je cent ans, j'entendrais toujours la clameur surhumaine qu'il poussa, le cri de sa douleur et de sa rage infernales, pendant que la chose apparaissait à mes yeux immenses d'horreur, comme ma bouche qui ne se refermait pas et qui cependant ne criait plus.

Oh ! Raoul, la chose ! comment ne plus voir la chose ! Si mes oreilles sont à jamais pleines de ses cris, mes yeux sont à jamais hantés de son visage ! Quelle image ! Comment ne plus la voir et comment vous la faire voir ?... Raoul, vous avez vu les têtes de mort quand elles ont été desséchées par les siècles. Mais imaginez, si vous le pouvez, le masque de la Mort se mettant à vivre tout à coup pour exprimer avec les quatre trous noirs de ses yeux, de son nez et de sa bouche la colère à son dernier degré, la fureur souveraine d'un démon. Et pas de regard dans les trous des yeux, car, comme je l'ai su plus tard, on n'aperçoit jamais ses yeux de braise que dans la nuit profonde... Je devais être, collée contre le mur, l'image même de l'Épouvante comme il était celle de la Hideur.

5. Alors, il approcha de moi le grincement affreux de ses dents sans lèvres et, pendant que je tombais sur mes genoux, il me siffla haineusement des choses insensées, des mots sans suite, des malédictions, du délire... Est-ce que je sais !... Est-ce que je sais ?...

Penché sur moi : “Regarde, s’écriait-il. Tu as voulu voir ! Vois ! Repais tes yeux, soûle ton âme de ma laideur maudite ! Regarde le visage d’Érik ! Maintenant, tu connais le visage de la Voix ! Cela ne te suffisait pas, dis, de m’entendre ? Tu as voulu savoir comment j’étais fait. Vous êtes si curieuses, vous autres, les femmes !”

6. Et comme je détournais la tête en demandant grâce, il me la ramena à lui, ma tête, brutalement, par mes cheveux, dans lesquels ses doigts de mort étaient entrés.

Alors, il me siffla : “Quoi ? je te fais peur ? C’est possible !... Tu crois peut-être que j’ai encore un masque, hein ? et que ça... ça ! ma tête, c’est un masque ? Eh bien, mais ! se prit-il à hurler. Arrache-le comme l’autre ! Allons ! allons ! encore ! encore ! je le veux ! Tes mains ! Tes mains !... Donne tes mains... si elles ne te suffisent pas, je te prêterai les miennes... et nous nous y mettrons à deux pour arracher le masque.” Je me roulai à ses pieds, mais il me saisit les mains, Raoul... et il les enfonça dans l’horreur de sa face... Avec mes ongles, il se laboura les chairs, ses horribles chairs mortes !

“Apprends ! apprend ! clamait-il au fond de sa gorge qui soufflait comme une forge... apprend que je suis fait entièrement avec de la mort !... de la tête aux pieds !... et que c’est un cadavre qui t’aime, qui t’adore et qui ne te quittera plus jamais ! jamais !... Je vais faire agrandir le cercueil, Christine, pour plus tard, quand nous serons au bout de nos amours !... Tiens ! je ne ris plus, tu vois, je pleure... je pleure sur toi, Christine, qui m’as arraché le masque, et qui, à cause de cela, ne pourras plus me quitter jamais !... Tant que tu pouvais me croire beau, Christine, tu pouvais revenir !... Je sais que tu serais revenue... Mais maintenant que tu connais ma hideur, tu t’enfuirais pour toujours... Je te garde !!! Aussi, pourquoi as-tu voulu me voir ? Insensée ! folle Christine, qui as voulu me voir !... Quand mon père, lui, ne m’a jamais vu, et quand ma mère, pour ne plus me voir, m’a fait cadeau en pleurant, de mon premier masque !”

7. Il m’avait enfin lâchée et il se traînait maintenant sur le parquet avec des hoquets affreux. Et puis, comme un reptile, il rampa, se traîna hors de la pièce, pénétra dans sa chambre, dont la porte se referma, et je restai seule, livrée à mon horreur et à mes réflexions, mais débarrassée de la vision de la chose.

IV – Pitié pour le pauvre Érik !

1. Déjà, égarée à la pensée du sort qui m'était réservé, en proie à la terreur de voir se rouvrir la porte de la chambre au cercueil, et de revoir la figure du monstre sans masque, je m'étais glissée dans mon propre appartement et je m'étais emparée des ciseaux, qui pouvaient mettre un terme à mon épouvantable destinée... quand les sons de l'orgue se firent entendre...

C'est alors, mon ami, que je commençai de comprendre les paroles d'Érik sur ce qu'il appelait, avec un mépris qui m'avait stupéfié : la musique d'opéra. Ce que j'entendais n'avait plus rien à faire avec ce qui m'avait charmée jusqu'à ce jour. Son *Don Juan triomphant* (car il ne faisait point de doute pour moi qu'il ne se fût rué à son chef-d'œuvre pour oublier l'horreur de la minute présente), son Don Juan triomphant ne me parut d'abord qu'un long, affreux et magnifique sanglot où le pauvre Érik avait mis toute sa misère maudite.

Je revoyais le cahier aux notes rouges et j'imaginai facilement que cette musique avait été écrite avec du sang. Elle me promenait dans tout le détail du martyre. Elle me faisait entrer dans tous les coins de l'abîme, l'abîme habité par l'homme laid. Elle me montrait Érik heurtant atrocement sa pauvre hideuse tête aux parois funèbres de cet enfer, et y fuyant, pour ne les point épouvanter, les regards des hommes. Cette musique m'emplissait à la fois d'horreur et de pitié.

2. La porte qui me séparait d'Érik céda sous mes efforts. Il s'était levé en m'entendant, mais il n'osa se retourner.

“Érik, m'écriai-je, montrez-moi votre visage, sans terreur. Je vous jure que vous êtes le plus douloureux et le plus sublime des hommes, et si Christine Daaé frissonne désormais en vous regardant, c'est qu'elle songera à la splendeur de votre génie !”

Alors Érik se retourna, car il me crut, et moi aussi, hélas !... j'avais foi en moi... Il leva vers moi ses mains décharnées, et tomba à mes genoux avec des mots d'amour... avec des mots d'amour dans sa bouche de mort... Et la musique s'était tue...

Il embrassait le bas de ma robe. Il ne vit point que je fermis les yeux.

3. Que vous dirai-je encore, mon ami ? Vous connaissez maintenant le drame... Pendant quinze jours, il se renouvela... quinze jours pendant lesquels je lui mentis. Mon mensonge fut aussi affreux que le monstre qui me l'inspirait, et à ce prix j'ai pu acquérir ma liberté. Je brûlai son masque. Et je fis si bien que, même lorsqu'il ne chantait plus, il osait quêter un de mes regards, comme un chien timide qui rôde autour de son maître. Il était ainsi, autour de moi, comme un esclave fidèle, et m'entourait de mille soins.

Enfin, après quinze jours de cette abominable captivité où je fus tour à tour brûlée de pitié, d'enthousiasme, de désespoir et d'horreur, il me crut quand je lui dis : je reviendrai !

4. — Et vous êtes revenue, Christine, gémit Raoul.

— C'est vrai, ami, et je dois dire que ce ne sont point les épouvantables menaces dont il accompagna ma mise en liberté qui m'aiderent à tenir ma parole. Mais le sanglot déchirant qu'il poussa sur le seuil de son tombeau !

Si mon retour chez lui vous fait douter de mon amour pour vous, apprenez alors que chacun de mes voyages auprès d'Érik a augmenté mon horreur pour lui, car chacun de ces voyages, au lieu de l'apaiser comme je l'espérais, l'a rendu fou d'amour !... et j'ai peur ! et j'ai peur !... j'ai peur...

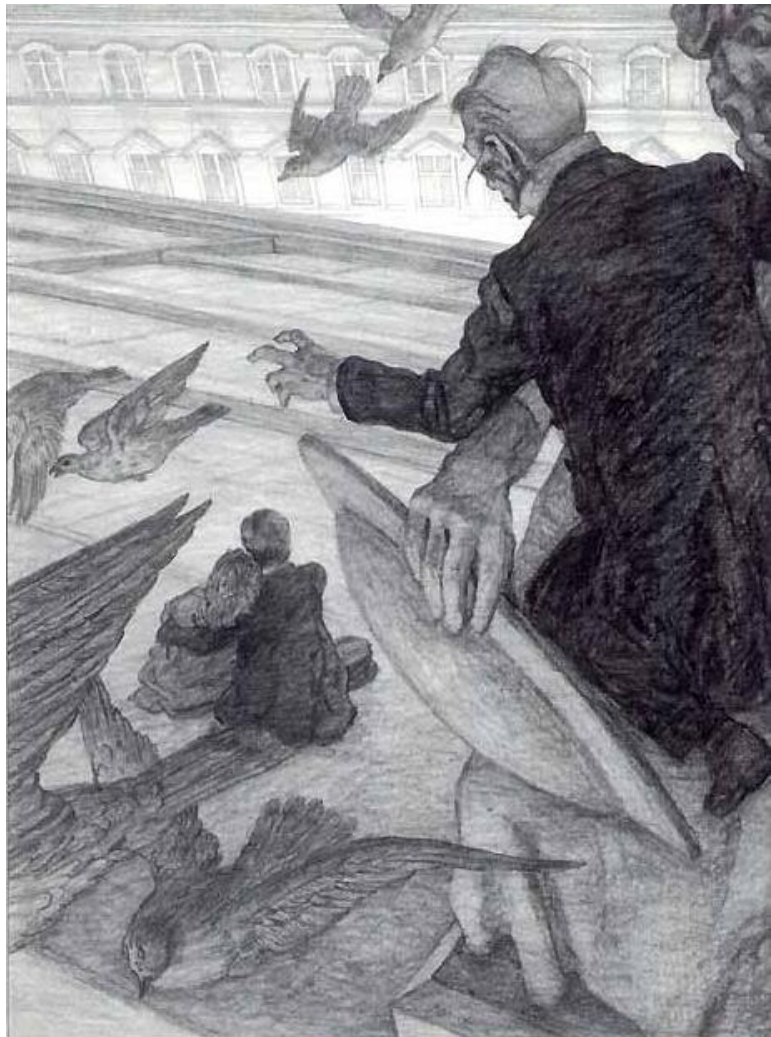
5. — Vous avez peur... mais m'aimez-vous ?... Si Érik était beau, m'aimeriez-vous, Christine ?

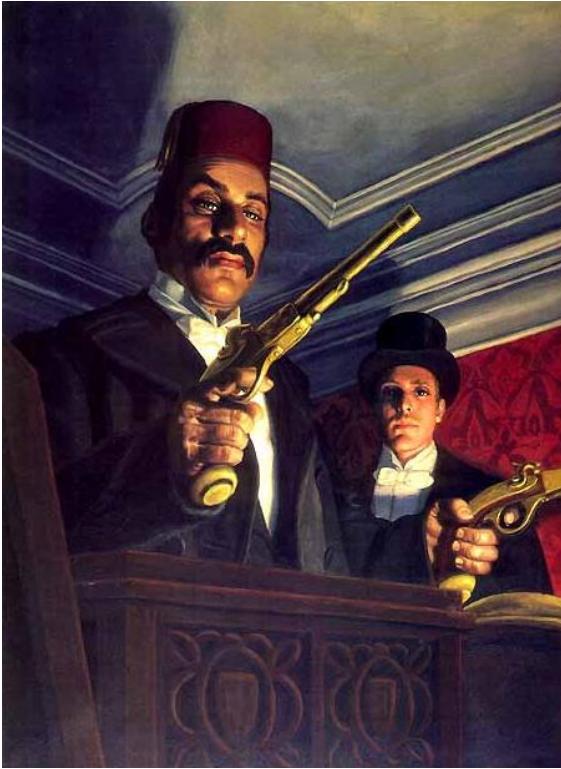
— Malheureux ! pourquoi tenter le destin ?... Pourquoi me demander des choses que je cache au fond de ma conscience comme on cache le péché ? »

Elle se leva à son tour, entoura la tête du jeune homme de ses beaux bras tremblants et lui dit :

« Ô mon fiancé d'un jour, si je ne vous aimais pas, je ne vous donnerais pas mes lèvres. Pour la première et la dernière fois, les voici. »

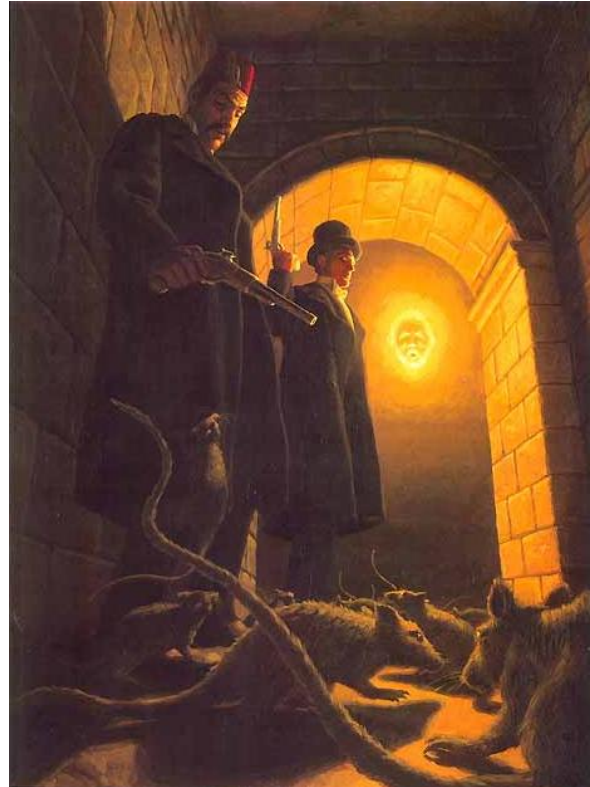
6. Il les prit, mais la nuit qui les entourait eut un tel déchirement, qu'ils s'enfuirent comme à l'approche d'une tempête, et leurs yeux, où habitait l'épouvante d'Érik, leur montra, avant qu'ils ne disparussent dans la forêt des combles, tout là-haut, au-dessus d'eux, un immense oiseau de nuit qui les regardait de ses yeux de braise, et qui semblait accroché aux cordes de la lyre d'Apollon !





Séparé une nouvelle fois de Catherine, Raoul part à sa recherche, accompagné d'un mystérieux personnage, le Persan, qui semble très bien connaître Érik et la manière de le combattre.

Tous deux, ils pénètrent dans les tréfonds de l'Opéra, allant de passages secrets en corridors lugubres. Ils font des rencontres étonnantes, et même effrayantes, comme celle d'un visage enflammé, flottant dans les airs.



Enfin, ils se retrouvent dans la « Chambre des supplices » du fantôme, salle peuplée d'illusions et de menaces bien réelles. Érik les y torture jusqu'à les rendre fous. Parviendront-ils à s'échapper et à libérer Catherine ?

GASTON LEROUX
(1868-1927)

Chroniqueur judiciaire puis grand reporter pour le journal *Le Matin*, Gaston Leroux a surtout publié de nombreux romans sous forme de feuilleton, tous plus populaires les uns que les autres : *La Poupée sanglante*, *Chéri-Bibi*, *Le Fauteuil hanté*. Il a créé le personnage de Rouletabille, détective reporter, qui fait son apparition dans *Le Mystère de la chambre jaune*.



Adaptation : Pierre Jacolino